

## ***L'homme irrationnel* : choix impossible entre Nietzsche et Kant ?**

**Author** : Daniel Guillon-Legeay

**Categories** : [Art & Société](#)

**Date** : 9 novembre 2015

[CINEMA : Daniel Guillon-Legeay a vu le dernier film de Woody Allen, \*L'homme irrationnel\*. Ce n'est pas tous les jours qu'un professeur de philosophie devient un héros au cinéma ! Notre chroniqueur nous livre sa critique.](#)

Lorsque Abe Lucas (*Joaquim Phoenix*), professeur de philosophie, prend son poste dans la petite université de Providence, sur la côte Est, sa réputation de penseur sulfureux l'a déjà précédé. Sans compter la dépression sévère qui le pousse à se réfugier dans l'alcool. Très vite, il se trouve pris au beau milieu d'un triangle amoureux. Avec Rita (*Parker Posey*), collègue en mal de compagnie, et Jill (*Emma Stone*), son étudiante la plus brillante. A la faveur d'une conversation surprise dans un pub, Abe Lucas entrevoit soudain la possibilité de redonner du sens à sa vie... en commettant un crime qu'il estime juste.

### **Au cœur de l'univers allenien**

Avec *L'Homme irrationnel*, Woody Allen revient – une fois de plus – sur la question de savoir s'il est possible de commettre un crime en toute impunité et d'échapper aux tourments de la culpabilité et de la damnation. De façon assez transparente, *L'Homme irrationnel* s'inscrit dans la continuité de *Crimes et délits*, de *Match Point* et du *Rêve de Cassandre*. On le sait, chacune de ces trois œuvres magnifiques apporte une réponse différente à la question posée. Dans *Crimes et délits*, il s'agit d'apprendre à vivre avec la culpabilité, tandis que dans *Match Point*, il s'agit au contraire de continuer à vivre dans le déni de celle-ci. En revanche, dans *Le Rêve de Cassandre*, le poids de la culpabilité entraîne les deux frères complices vers leur propre destruction.

De ce point de vue, *L'Homme irrationnel* opère une sorte de synthèse : en croyant pouvoir échapper à la culpabilité après avoir accompli le crime parfait, son auteur se laisse cependant piéger par la force irrationnelle de ses sentiments (d'où le titre), ainsi que par sa fascination pour le Mal qu'il avait cru pouvoir convertir en Bien. A cela, il convient d'ajouter que *L'Homme irrationnel* rappelle certains aspects de *Anny Hall* (l'irrationalité est au fond de toutes les conduites humaines), ainsi que de *Hannah et ses sœurs* (comment échapper au désespoir et donner un sens à sa vie ?). Sans conteste, *L'Homme irrationnel* nous plonge, une fois de plus, au cœur de l'univers allenien.

### Entre la morale de Nietzsche et celle de Kant, faut-il choisir ?

Le propos du film est d'autant plus piquant que l'homme irrationnel fait profession de rationalité. De fait, cette contradiction interne donne au film son allure et son ampleur : il commence comme une comédie et s'achève comme une tragédie : moins sombre que *Match Point* et que *Le Rêve de Cassandre*, mais plus dramatique que *Crimes et délits*. C'est également dans cette contradiction que résident, selon moi, la force et la faiblesse de *L'Homme irrationnel*.

D'un côté, en faisant le choix d'un tel personnage, le cinéaste s'octroie une grande latitude pour explorer la question de la liberté envisagée dans son rapport à la responsabilité et à la culpabilité, à travers la confrontation - revendiquée par Abe pour justifier son crime - entre deux types de morale : celle du surhomme nietzschéen, celle de l'homme pur kantien. Là est la force du film. Parce que le personnage principal est professeur de philosophie, il peut concevoir et théoriser rationnellement le sens et la portée de ses actes. Un homme peut-il se placer « par-delà le bien et le mal » pour commettre un crime, s'autoriser d'une quelconque légitimité quand la légalité échoue à confondre un salaud ? Pis encore, lorsque ce salaud est censé faire appliquer la loi au nom de la justice ? Autant qu'à Nietzsche, Woody Allen songe manifestement au Dostoïevski de *Crime et Châtiment* et des *Frères Karamazov* : « *Si Dieu est mort, alors tout est permis* », référence incontournable pour tous les penseurs existentialistes hantés par le spectre de l'absurde (Karl Jaspers, Albert Camus, Jean-Paul Sartre). Inversement, dans une perspective kantienne, le respect inconditionnel de la loi morale n'est-il pas le meilleur moyen de préserver la pureté du cœur, la paix de l'âme et l'équilibre de l'édifice social ? Un mauvais esprit aurait beau jeu d'affirmer que « *si Kant a les mains pures, en revanche, il n'a pas de mains* ». Abe connaît son Hegel, et il sait que "*Rien de grand dans l'histoire ne s'est accompli sans passions*". Y compris le crime.

D'un autre côté, le personnage d'Abe Lucas est souvent décrit du point de vue externe (celui de Jill, celui de Rita). A cette première forme de distanciation s'en ajoute une seconde : celle du statut même de professeur de philosophie. Or, si ce mouvement réflexif permet de suivre le redoublement vertigineux inhérent à la conscience morale lorsqu'elle se confronte au réel, il fait perdre au film une grande part de son intensité dramatique, puisque les actes du personnage ne valent que comme illustration de la morale qu'ils sont supposés incarner ou contester. Ainsi, le motif rationnel (incarner une certaine conception de la justice) prend le pas sur le mobile sensible (échapper au désespoir et reprendre goût à la vie).

De la sorte, le crime commis est à la fois posé et dilué dans la lumière de la justification *a priori*. Dans *Crimes et délits*, *Match Point*, *Le Rêve de Cassandre*, les personnages sont mus par des mobiles sensibles (qu'ils estiment valables) et, en même temps, troublés par les conséquences morales de leur acte. Ils sont, pourrais-je dire, comme « poussés au crime » par la logique aveugle de leurs passions égoïstes. Et c'est précisément ce déchirement intérieur qui leur confère leur humaine densité. Dans *L'Homme irrationnel*, l'assassin agit prétendument au nom d'un idéal désintéressé (la justice pour autrui), sans comprendre qu'il est en réalité le jouet de son propre

mal-être. Le professeur de philosophie excelle peut-être à manier concepts et doctrines, mais il échoue à sonder son âme et, plus encore, à faire preuve de sagesse pratique dans sa vie personnelle. De ce point de vue, il me semble que le ton adopté de la comédie – du moins, jusqu'à son point basculement vers le drame – dessert quelque peu le propos général du film.

### **Tragi-comédie éblouissante et fable métaphysique divertissante**

Il est vrai que Woody Allen oppose à l'hyper intellectualisme du personnage l'irrationalité des affects violents : ceux de l'amour, ceux de la mort (au passage, il n'est pas rare d'entrevoir, dans l'œuvre du cinéaste new-yorkais, le couple éternel d'Eros et Thanatos). Mais que l'on prône telle doctrine plutôt que telle autre ne change rien à l'affaire ; en définitive, seule compte la force des sentiments. L'irrationalité vient à bout de l'homme qui fait profession de rationalité. Ainsi, l'expérience vécue contient en elle-même sa propre justification. L'hypothèse est amusante et séduisante pour faire un film tragi-comique ; mais est-elle convaincante ? Ne pêche-t-elle pas dans son principe, qui est d'admettre préalablement ce qu'elle prétend ensuite démontrer, à savoir que la philosophie n'aide nullement à vivre ?

Il faut tout le talent de Woody Allen pour aborder ce sujet grave avec grâce et légèreté. Et pour faire observer *in fine* le paradoxe suivant : si la morale héroïque du surhomme nietzschéen est intellectuellement créatrice, elle n'est pas concrètement applicable ; à l'inverse, si la morale kantienne est en son fond passablement conformiste, elle reste peut-être la seule dont nous soyons réellement capables. Mais, dans le même temps, la désinvolture affichée par l'auteur à l'égard d'un sujet si grave peine parfois à convaincre. Mais, clairement, Woody Allen n'est pas de la trempe d'un cinéaste tel que Luchino Visconti par exemple : dans *Le Guépard* (1962), et surtout, dans *L'Innocent* (1976), le maître milanais nous laisse apercevoir la possibilité d'une toute autre morale, d'essence aristocratique et impitoyable pour les faibles. Le conformisme est-il la seule option possible ?

En tout état de cause, il demeure que Woody Allen, tant par son savoir-faire indéniable que par son incroyable vitalité, nous entraîne avec grâce et élégance dans un abîme de perplexité et de réflexion. Dans une époque où la question morale est souvent la portion congrue des préoccupations mises au premier plan, il est heureux qu'un tel film soit largement diffusé et qu'il reçoive un accueil très favorable. L'œuvre de certains cinéastes contribue à nourrir notre esprit autant qu'à réjouir notre regard ; sans aucun doute possible, Woody Allen est de ceux-là.

Woody Allen, notre frère.